

Les lois de Nuremberg

Francis Drossart

la pensée vagabonde

*Mais tout du mal n'est pas pris en charge...
demeure un reste irrémédiable.*

Nathalie Zaltzman, *L'esprit du mal*

On n'est jamais en règle avec les morts.

Paul Drossart, *discours prononcé le 11 février 1950
au cimetière de Ronchin, à l'occasion du retour
des cendres de Jacques Colin, mort à Dachau
le 18 mai 1945.*

1

Une ombre furtive s'éloigna du trottoir pour traverser la chaussée, tandis que Nabil actionnait le code d'entrée de son immeuble, rue Olivier Messiaen, Paris, 13^e. Il entra dans le hall et actionna l'ascenseur.

Le loyer de son studio était assez cher, mais cet immeuble, situé à proximité de la BnF et de la Halle aux Farines qui hébergeait l'Université où il terminait son doctorat, lui convenait parfaitement, et ses parents réglèrent le loyer sans sourciller.

Sa sœur Myriam l'attendait, visiblement contrariée. Elle était assise sur le canapé et pianotait sur son ordinateur. Nabil s'assit en face d'elle, sans oser rien dire, et attendit qu'elle prenne la parole.

« Il y a plein de fautes de frappe dans ta thèse », lui dit-elle d'un ton bourru. « Et puis, les mots en allemand, c'est le comble ! Tiens, ici, *Deutschen Blates* au lieu de *Deutschen Blutes*. Des blattes à la place du sang allemand !

— Mais c'est exactement ce que prétendaient les nazis à propos des Juifs » avança maladroitement Nabil en essayant de détendre l'atmosphère.

Il s'agissait de l'un des trois textes adoptés par le Reichstag en septembre 1935, à l'initiative d'Adolf Hitler, lors d'une session extraordinaire du 7^e Congrès annuel du parti nazi, tenue à Nuremberg : loi sur le drapeau du

Reich, loi sur la citoyenneté du Reich, loi sur la protection du sang allemand et de l'honneur allemand.

« Et puis, grommela sa sœur, lasse de cette discussion sempiternelle, tu n'aurais pas pu choisir un sujet plus neutre ?

Nabil répondit :

— Le génocide arménien, par exemple ? »

Myriam haussa les épaules et continua son travail pendant que Nabil songeait à l'entretien qu'il avait eu, cinq ans plus tôt, avec son premier Directeur de Thèse, un certain Brown-Sequard. Crinière blanche au vent, regard bleu acier à la Michel Serres, ce dernier s'était écrié :

« C'était un magnifique sujet ! La Révocation de l'Édit de Nantes a toujours été traitée d'un point de vue unilatéral. Mettre en parallèle les protestants chassés par Louis XIV pendant que Colbert organisait la traite des Noirs ! Vous teniez-là un sujet à la Foucault !!

— C'est ce que je vais essayer de faire, Monsieur, avec les Lois de Nuremberg, avait répondu posément Nabil.

— Les lois de Nuremberg, vous, un Libanais ! Laissez cela aux Israéliens ou aux Américains ! s'était esclaffé le professeur. Vous n'êtes pas dans votre élément.

— Pas plus que dans le conflit entre catholiques et protestants, Monsieur, répondit Nabil, qui était de confession maronite.

— Quand même ! Passer du XVII^e siècle au XX^e », avait grommelé le Professeur.

Comme Beyrouth cloisonnée entre ses différents secteurs, la Faculté d'Histoire se répartissait les siècles. Le saut à travers le temps que projetait Nabil paraissait aussi extraordinaire et incongru que s'il s'était réellement extrait du siècle de Louis XIV, pour atterrir dans celui de Churchill, De Gaulle et Roosevelt. Tout ceci après un mémoire de maîtrise brillamment obtenu sur la peste de 1432.

« Eh bien, je ne vous retiens plus, lui avait dit Brown-Sequard. Et saluez

de ma part mon collègue Durand. Quand même, lui dit-il d'un ton adouci, sur le pas de la porte. Passer de la peste noire à la peste brune ! Bon courage ! » Et il lui conseilla à nouveau de saluer Durand.

C'était le nom du nouveau Directeur de Thèse, vingtiémiste, qui avait, non sans quelques réticences initiales, accepté Nabil.

« Tu veux que je te fasse une tasse de thé ? demanda Nabil poliment à sa sœur.

— Oui, je veux bien, répondit-elle entre ses dents. »

Myriam, se rappela-t-il avec gêne en lui servant le thé, était engagée avec son mari à la Maternité de Port-Royal dans une démarche de procréation médicalement assistée, et elle venait de subir un nouvel échec dans sa tentative d'implantation. Elle avait promis à son mari de le rejoindre en fin d'après-midi, et il était déjà plus de 20 heures.

— Tu crois vraiment que tu vas pouvoir soutenir ta thèse dans deux mois ? demanda-t-elle d'un air sombre, tout en buvant son thé.

— Bien sûr, répondit Nabil sans sourciller. On est maintenant dans les formalités et les derniers soucis de mise en forme.

— Derniers soucis de mise en forme ! s'indigna Myriam. Parlons-en. Ta biblio est complètement informe, et il y a encore plein de fautes de français – sans parler de l'allemand ! »

C'est précisément parce qu'elle était agrégée d'allemand que Nabil avait recruté sa sœur pour les « derniers soucis de mise en forme ».

C'est à ce moment-là que Nabil fit le rapprochement entre son choix de thèse assez atypique pour un libanais, et la germanophilie de sa sœur. Tous deux avaient fait leurs études en France, et le lien avec leur pays d'origine s'était en apparence distendu.

Myriam téléphona à son mari pour le prévenir de son retard et continua d'un air sombre son travail de bénédictin, Nabil, affalé sur le canapé, laissait maintenant son souvenir flotter sur le moment où il avait rompu avec le XVIIe siècle par Brown-Sequard interposé. Il avait descendu les quelques

marches de la Halle aux Farines. Sous une pluie battante, un paralysé actionnait son fauteuil roulant à toute allure. Plus loin, les caricatures de Goscinny, dans la rue du même nom, prenaient une allure grimaçante sous le ciel plombé. Un marchand de fruits ambulant rentrait à toute allure sa cargaison dans sa camionnette. Nabil se sentait libre d'un côté, emprisonné de l'autre.

Il était près de 21 heures. Myriam relut la première page de la thèse de son frère.

« Un citoyen du Reich est uniquement une personne de sang allemand ou apparenté et qui, à travers son comportement, montre qu'elle est à la fois désireuse et capable de servir loyalement le peuple et le Reich ». Elle parcourut rapidement les clauses concernant l'interdiction – pour les Juifs – d'employer une domesticité allemande à compter du...

— Bon, eh bien pour ce soir, dit-elle en se levant brusquement, je déclare forfait ! En fait, j'avais pas mal de précisions à te demander. Je te rappelle demain si j'ai le temps ».

Nabil raccompagna sa sœur sur le pas de la porte en la remerciant, tandis qu'elle se détournait d'un air maussade.

Après le départ de Myriam, Nabil s'assit à son tour sur le canapé en finissant le reste du thé. Il était 21 h 15. Encore possible d'assister à la dernière séance du MK2 quai de Seine, en se dépêchant pour voir ce dernier film de Ken Loach dont lui avait parlé son ami d'enfance Angel. Celui-ci devait être sans doute au Stade de France, avec sa compagne Noémie, à attendre l'entrée en scène de Madonna.

Il sortit. Arrivé place Stalingrad, non loin des quais et de la rotonde, il prit son téléphone pour regarder s'il avait un message de la psychologue roumaine qui lui avait laissé ses coordonnées la veille lors d'une soirée chez Angel. Rien. Il regarda sur sa gauche et sur sa droite avant de traverser la place en direction de La Villette.

C'est à ce moment-là qu'il fut violemment heurté par une moto qui avait

démarré en trombe à une cinquantaine de mètres, et se sentit brusquement glisser dans le néant. Il était 22 heures.

Deux heures plus tard, Angel, au fond du stade de France, reprit son Samsung pour faire un nouvel enregistrement de la scène explosive qui se dressait devant lui. Dans un déferlement baroque de danseurs musclés, de feux d'artifices apocalyptiques et d'images de cimetières gothiques, apparaissait, fulgurante, la star. Un message apparut sur l'écran. C'était Myriam lui apprenant que Nabil était dans un état très grave à la Salpêtrière. Traumatisme crânien. Sur l'écran géant, la reine Madonna se déchaînait. Il s'excusa auprès d'un grand adolescent déguisé en squelette, faillit le renverser alors qu'il essayait de se frayer un chemin vers la sortie, le visage encore plus livide que celui de l'adolescent.

Dix minutes plus tard, il s'engouffrait dans le RER B. Avec un peu de chance, il aurait la correspondance métro pour l'hôpital.

2

Il était un peu moins de 21 heures lorsque Bernard actionna le code d'entrée de l'immeuble de la rue de Chateaudun, dans le 9^e arrondissement de Paris. Il se rendait, à contre-cœur, à la soirée organisée par Catherine et Béatrice, à l'occasion de leur PACS. Comme lui, cette dernière était interne en réanimation. Il avait longuement hésité avant d'accepter l'invitation, non par refus de retrouver des collègues médecins mais plutôt parce que Catherine, compagne de Béatrice, tenait une galerie d'art. Il redoutait de se trouver décalé dans ce milieu parisien, lui, petit provincial du Libournais. Quand il arriva au 4^e étage, il vit se confirmer toutes ses appréhensions. Il y avait déjà beaucoup de monde et les invités refluaient à travers la porte grande ouverte sur le palier. Deux femmes d'âge mûr discutaient avec animation de l'exposition Roy Lichtenstein. Un jeune médecin que connaissait vaguement Bernard parlait de son prochain séjour à Manhattan. Un barbu en chemise de bûcheron évoquait le dernier film de Cronenberg. Il faillit rebrousser chemin, mais se ravisa à l'idée que Luce lui avait dit qu'elle viendrait peut-être à la soirée. Infirmière dans le service de réanimation neuro-chirurgicale où il effectuait son semestre, cette femme entretenait autour d'elle certaines

rumeurs de vie libertine. Divorcée d'un commissaire, mère d'un enfant de huit ans qui était souvent hospitalisé pour une polyarthrite, brune, svelte, trentenaire, elle arborait un piercing peu usité dans les milieux aseptisés de la Salpêtrière et des guépières extravagantes qui entretenaient de moins en moins les conversations de la salle de garde car tout le monde s'y était habitué. Bernard se maudit d'entretenir un plan amoureux aussi aléatoire tout en tendant la main pour accepter le cocktail que lui tendait Béatrice à travers le bar américain.

Il fallait se contorsionner pour rester un verre à la main dans cette salle à manger-cuisine-salle de séjour qui faisait office de salle de réception. À côté, la chambre à coucher était jonchée de sacs et de vestes en tout genre.

Un rapide coup d'œil dans la salle de séjour lui permit de vérifier l'absence de Luce. Fort heureusement, il avisa un interne en radiologie avec lequel il sympathisait vaguement et s'empressa de le rejoindre dans un cercle où l'on parlait d'athlétisme et de vacances exotiques.

Et à ce moment-là, le portable de Bernard s'actionna. C'était Dujard, le chef de clinique, qui lui demandait d'une voix mielleuse s'il voulait bien remplacer Céline au pied levé – une collègue interne en réanimation qui présentait une grossesse pathologique.

Lucas pesta une nouvelle fois de la soirée, non contre Céline et sa grossesse pathologique, mais contre sa propre gentillesse qui lui avait fait accepter sans rechigner en se contentant de grogner.

« T'as de la veine, Dujard, tu m'appelais dans une demi-heure, tu m'aurais trouvé complètement bourré ! » Il retourna chercher sa veste, s'excusa vaguement auprès de Béatrice, et sortit.

Vingt minutes plus tard, un taxi déposait Bernard devant l'entrée des urgences de la Salpêtrière. Un camion de pompiers et une ambulance du SAMU stationnaient devant l'entrée, signes d'un début de soirée prometteur. Sa blouse rapidement enfilée, Bernard officiait au milieu de ses collègues, autour d'un brancard où reposait un jeune homme déjà intubé et ventilé pour un traumatisme crânien, un certain Nabil.

« Le score de Glasgow est à 3 » lui dit sans autre commentaire le coordonnateur du SAMU qui contrôlait la respiration.

À côté de lui, une petite rouquine, également vêtue d'une blouse verte, sans doute l'interne, vérifiait le scope.

Un score de Glasgow inférieur à 8 était considéré comme péjoratif. C'est ce que Bernard répétait régulièrement à ses externes. Un tel score indiquait formellement la réalisation d'une imagerie cérébrale une fois le patient « stabilisé » sur le plan respiratoire et hémodynamique.

Le patient présentait également une fracture de l'avant-bras qui pouvait attendre.

Une demi-heure plus tard, Bernard montrait au neurochirurgien le scanner qui visualisait, outre une fracture complexe du massif facial – déjà cliniquement évidente – une embrasure temporale gauche. À droite, des contusions hémorragiques. À gauche, un hématome intracérébral par effet de contre-coup. Et surtout un hématome extra-dural à opérer d'urgence.

L'opération se passa bien.

Nabil sortit du bloc quelques heures après, nanti d'un dispositif de mesure de la pression intra-crânienne pour ventilation et sédation, et sous traitement antiépileptique. La routine du trauma crânien, en quelque sorte.

Bernard expliqua à la jeune externe « qu'au bénéfice de son jeune âge (26 ans), le patient avait un pronostic de 20 à 30% de chances de récupération sans séquelles ou avec séquelles minimales... ». « C'est-à-dire ? » demanda l'externe, visiblement inquiète. Pour toute réponse, Bernard haussa les épaules.

C'est à ce moment qu'il se souvint avoir laissé ouvert son téléphone portable dans la poche de son jean. Il avait senti celui-ci vibrer à plusieurs reprises. Il consulta sa messagerie.

Sa mère lui souhaitait son anniversaire.

Dujard le remerciait chaleureusement pour sa disponibilité.

Sa sœur lui souhaitait son anniversaire. (Encore !)

Mais, beaucoup plus inattendu, Luce lui laissait un texto pour lui dire qu'elle regrettait de ne pas l'avoir vu à la « soirée du PACS », et « savait qu'il avait été appelé en urgence »... sans autre commentaire.

Bernard réfléchit quelques minutes Il était 2 h du matin, le couloir de réanimation retentissait du bruit des scopes et des appareils de ventilation, comme une sorte de paquebot. Et il s'ajoutait à cela, pour Bernard, une impression de tangage très désagréable. Tout ce qu'il trouva à répondre fut un « moi aussi » confirmé par trois points d'exclamation.

Il la rappellerait le lendemain, maintenant qu'il avait son numéro.

Un instant il se demanda comment elle avait eu le sien. Facile, il était affiché au milieu des autres dans la salle de staff.